

La geste des irréguliers

(Extraits de *La Geste des irréguliers*, préface de Joani Hocquenghem, paru aux Editions Rue des cascades)



Métie Navajo

Et ne pouvant aller nulle part, ils allaient partout...

Partant de Paris nord une vague noire roule vers la République... Des drapeaux des couleurs des merguez du hard rock du vrai muguet des bois une foule dense et tout ce que l'on ne peut pas se dire parce que l'on ne s'entend pas : le 1^{er} mai. A quoi bon... Le temps passe à ne pas vendre de tee-shirts ni de livres en carton du Ministère de la Régularisation... On s'enfonce bien nombreux dans le métro, les portes sont grandes ouvertes (des centaines, un millier, plus d'un millier, mais à marcher dans le nombre je perds le compte) d'en haut des escaliers vue plongeante le quai de la ligne 8 tout à coup envahi par la marée noire est vision presque hallucinée... Dans la rame quelques Blancs se marrent d'autres ont peur et descendent...

(Marcher avec eux : une entrée de plain pied dans la réalité qui est flamboyante, qui est désertique, si vraie qu'elle en devient délirante)

Nous marchons. Depuis le samedi 1er mai je marche avec une bande de sans-papiers (j'use encore du terme, définition par la privation, mais ça ne durera pas...), une belle bande de vivants surtout Africains, surtout très Noirs et plutôt grands, mais aussi quatre Turcs et Kurdes sous leur petit drapeau rouge, un échantillon de peaux du Maghreb Algériens Kabyles Tunisiens Marocains, deux belles dames d'Algérie Djamila et Samia (excusez le sexisme, il y a si peu de femmes que je retiens leur nom...), un Chinois unique, quelques personnes-à-papiers...

Je voudrais tout raconter des morceaux des vies d'ailleurs qui se croisent sur les chemins d'ici, les ferrys les visas les centres de rétention les familles qui bourrent les maisons de Chinois à trente euros par tête et rien dans le frigo l'adoration des ananas la grand-mère de cent-quatorze ans pas de dents mais l'histoire de l'Afrique toutes les ressources du monde Abidjan les villages du Mali et aussi ma petite voix: les Indiens du Mexique la disparition des langues dans cette France même où nous marchons, *ah bon ? Il y avait d'autres langues... ?* Ils tendent aussi l'oreille. A toute pause les hommes peuvent poser le front par terre et psalmodier doucement, dans le grand gymnase ronflant de la nuit demandent simplement la direction, c'est qu'ils n'ont pas tous comme Djamila un GPS sur leur tapis...

Une urgence d'écrire me tourne la tête en marchant sur le bitume, le long de la forêt, sous le ciel qui pour nous retient ses larmes, les premiers sourires, les timidités qui se défont tandis que les cœurs se lient, les slogans, la poésie bruyante, les bois et les villes... L'Ile de France d'abord, Paris Vitry bords de Seine d'Evry à Melun par les Champs Elysées passant par autres Athis-Mons-Ris-Orangis-Saint-Germain-lès-Corbeil: laideurs de villes-nouvelles ou charmants vieux bourgs, vides des périphéries quartiers résidentiels des cités aux centres d'« activités », du dimanche vaguement ensoleillé aux jours ouvrables... Mais où sont les habitants ? Que font-ils pour n'être jamais dehors à aucune heure de la journée, à peine parfois aux balcons aux fenêtres, à applaudir acclamer ou la moue silencieusement haineuse... ? N'y a-t-il donc pour habiter les rues qu'une bande d'hommes sauvages marchant au pas de guerre derrière une banderole *Paris-Nice à pied* dans une fantaisie politique très sérieuse, et le ciel est avec nous quand tout à coup

nous sommes silence

en équilibre au-dessus du vide,

derniers habitants d'une Terre où il ne reste *presque* rien...

mais dans ce *presque* il y a-

...

Plus tard. Nous avons le temps, alors les histoires se déchiffreront, se diront, se déploieront si réelles qu'elles sembleront inventées... Les laisser pour l'instant germer sous nos pas qui construisent l'autre histoire, le moment symbolique disent certains, le moment politique disent d'autres, le moment *maintenant* que nous frayons ensemble dans les encombrements que nous créons...

– Souvent la police court derrière et devant, régule la circulation, quelle escorte, quelle ironie... La police protège les sans-papiers qui crient :

ARRETEZ LA POLICE

LIBEREZ LES SANS-PAPIERS

(Mais qui sont les prisonniers ?) –

De kilomètre en kilomètre les pieds dans les mauvaises chaussures neuves se blessent et saignent, se libèrent du plastique... Djamila a mal et chaud et fatiguée des montées et descentes *T'es pas fatiguée toi ?* et si nous sommes encore bien loin et retourne devant, devant la banderole... elle va toujours de toute sa fatigue devant la banderole, en première ligne

– *Dis Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?*

Mais oui, tu le sais bien, nous sommes bien loin

la folie surchauffée beugle dans la locomotive

La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur notre route

Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel –

pas loin du jeune homme à casquette militaire qui marche en dansant, fait dix pas quand nous en faisons un, sans jamais penser à *économiser* ses forces... Il a traduit avec sœur à bouclettes sa chanson :

*on est des blédards on en a marre on dort dans le placard
on va jusqu'à Nice malgré la police boire du pastis et demander justice*

Jusqu'à Nice.

Et moi, sœur-à-papier-carton; le souci délicat que l'on a de moi, regards furtifs sur ce que je mange ou pas, bouts de viande découpés et posés dans mon assiette, scènes de jalouseries jouées sur le chemin autour des quelques filles, pour s'amuser... Les premiers amis de la route, ceux avec qui j'avance en débattant doucement, en écoutant longuement, me remercient d'être là, avec eux, d'user mes jambes pour leurs problèmes qui sont en vérité les miens, je dis non, c'est moi qui suis chanceuse d'être là avec vous qui avez le courage si haut...

– Image : visage de pierre noire taillée en un NON irrévocable quand il s'agit d'obéir et de ne pas marcher sur la chaussée suivant les injonctions du Ministère de l'Intérieur...

Il avale les distances, je lui dis Sissoko quand tu marches on ne dirait même pas que tu marches,

il s'exclame : *Mais c'est que je suis un paysan du Mali !*

et de rire... -

La dignité avance têtes hautes et bien campée sur tous ses pieds,

La terre a la couleur du Mexique qui a la couleur de la terre, et pourtant pour une fois je suis ici.

(En chœur :

Où je suis

Je reste !

Je ne partirai pas !)

Ensemble ne pouvant aller nulle part, nous allons partout...

(ouverture du chapitre I : « La demande en mariage »)

*

Ma nuit finit avec les premières prières, les yeux de l'esprit sont ouverts mais j'attends emmitouflée dans le duvet l'heure de lever ce corps endolori pour aller faire la queue du café chaud et des « bonjour bien dormi » en voix cassées, plus tard la cohue des sacs à bourrer dans la remorque kiloutou, l'appel des marcheurs aboyé par le délégué hurleur, puis attendre encore impatiemment le top de départ, l'invariable: « banderole banderole où est la banderole ? » qui anime enfin le groupe, se placer dans le désordre très ordonné du cortège « banderole devant personne devant banderole » que Sissoko et les mégaphones, et juste derrière viennent les porte-étendards et en deuxième ligne les joueurs de djembé et tam-tam qui sont souvent immenses ou alors tout petit comme Ciby le nerveux qui tape comme un fou sur le pauvre tambour et quelques siffleurs souffleurs de trompettes en plastique... L'excitation renaît et avec elle l'énergie d'avaler les distances, on commence à trotter en chantant, la marche est une fête que l'on danse à cent.

*

Presqu'une semaine déjà que nous allons. Le temps long et plein de nos journées s'use sous les semelles, nous avançons en paroles ou silences, drôle de peuple qui va, se découvrant au fur et à mesure de la route. Le jeune homme à casquette militaire qui marchait boxant l'ennemi invisible dansait mille pas quand nous en faisons cent a déjà ralenti et baissé la garde. Tout le monde disait qu'il allait se fatiguer à sauter comme ça, sans économiser ses forces... C'est un grand garçon de Tunisie, vingt ans à peine et quatre de vraies galères, non, d'aventures... Il m'explique dans son blédard parfait que c'est facile de se débrouiller . Il a quitté son village à seize ans, un jour des vacances d'été (est-ce qu'il s'ennuyait ?) il est parti sans rien dire à personne avec quelques affaires dans un sac, il a marché vers la grande ville et demandé un visa pour l'Allemagne. Pourquoi l'Allemagne ? « Comme ça, par hasard » (*le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter*). Il a été le premier surpris de l'obtenir, tant qu'il a même hésité... Le

voilà dans l'avion à côté d'une vieille dame allemande qui ne retrouve pas ses lunettes et fait tout un ramdam le traitant de voleur de lunettes devant hôtesses de l'air et autres passagers. Il ne comprend pas tout de suite de quoi il retourne, puis passe le voyage à nier timidement en gestes et paroles, il n'a pas volé les lunettes, pourquoi aurait-il volé des lunettes de grand-mère ? Elle refuse de le croire jusqu'à ce qu'elle retrouve les binocles dans ses propres affaires, mais ne juge pas opportun de s'excuser, à quoi bon, il ne parle pas la langue... *Willkommen*. Une fois à l'aéroport il n'a nulle part où aller, il appelle au bled pour obtenir les numéros de parents éloignés qui viennent le chercher, à moins que ce ne soit lui qui aille les retrouver quelque part. Il passe là (où ?) peu de temps, dans un ennui profond. Puis il gagne la France, Lyon peut-être, et Paris. Après une ellipse importante disons de deux ans, ses pas le conduisent aux portes du Royaume de Baudelique, « comme ça, par hasard ». Il errait dans le quartier après avoir quitté le studio trop petit de parents lointains qu'il ne voulait plus gêner de sa présence (l'avaient-ils fichu à la porte ?), et tomba sur l'occupation. Les gardiens du Royaume questionnent : « De quel collectif es-tu membre ? Où est ta carte d'adhérent ? » Ils ne vont pas laisser entrer n'importe quel SDF sous prétexte qu'il est étranger... Il insiste, ils le laissent passer (à moins que cette décision n'ait été prise plus tard au bureau des délégués ?). Il dort par terre sur un matelas de cartons humides (« quand on sait se débrouiller on n'a jamais froid ») avant de se trouver un autre toit (les vents qui soufflent sur le Royaume en hiver pénètrent jusqu'aux os). Mais il sort avec en poche sa carte d'adhérent, il est devenu un sans-papiers en lutte...

Mon petit frère blédard porte un sac de quatre années d'aventures qu'il me distillera au cours des routes et des nuits, toutes aussi pleines de failles et d'invraisemblances, parce que la vraie aventure n'est pas vraisemblable, elle est péril.

*

Je ne savais pas Auxerre si belle, fendue en son milieu par l'Yonne au large cours. Nous défilons à grand bruit jusqu'à la somptueuse place de l'hôtel de ville bordée de demeures médiévales. Ce n'est pas seulement l'espace, mais aussi le temps dont nous traversons les épaisseurs ; il y aurait à écrire l'histoire du monde à l'envers. Que voient mes compagnons de route quand surgissent du passé restauré les maisons à

colombages, les longs ponts qui relient les âges reflétés dans les eaux sombres du fleuve, la majestueuse abbaye qui surplombe la ville... ? Tambour battant sous la Tour de l'Horloge dorée, la ronde d'Indiens endiablés commence, s'y ajoutent nos hôtes enchantés (je veux bien dire *enchantés*), genou perdu je sautille-danse sur une patte... Les tables d'un goûter royal sont dressées, des élus attendent devant les portes de la Mairie, encore une belle cérémonie, mais on n'est pas sûr que... Si, le maire finit par sortir... Les porte-paroles se tiennent droit à côté des élus à écharpes tricolores, à leurs pieds les sans-papiers assis à siroter leur verre de jus d'orange, c'est le moment où Momo me demande solennellement de l'accompagner chercher une bière. « Mais j'ai mal au genou... – S'il te plaît... Je veux pas y aller tout seul... » C'est ça d'être soutien... Je boitille à côté de lui. Il raffole des églises et des belles architectures, il aimerait que nous allions visiter un jour la cathédrale de Reims, qui est, lui a-t-on dit, la plus belle de France...

[...]

*

Nous arrivons dans le luxueux gymnase d'Auxerre, ruée sur les matelas, les plus forts l'emportent... Certains délégués comme Sow repassent en récupérer pour les femmes et d'autres. Mais quels autres ? Censément les femmes et les soutiens... Une fois que les sans-papiers se sont bien disputés, les délégués s'y mettent, Sow et Memed – qui n'est pas vraiment un délégué ni vraiment un sans-papiers (« ni même un sans- » : quel délice grammatical) mais c'est tout comme puisqu'il est un résident permanent du Royaume – se battent pour leur place, ils veulent toujours la même... Les Turcs et Kurdes ne se plaignent de rien si ce n'est du peu de considération avec lequel les Africains traitent leurs petits drapeaux, et surtout de ne pas boire de thé (« c'est terrible, m'explique Ismaïl, parce que le thé turc enlève la fatigue ». Ce doit être pour ça que le bon génie habite dans une théière...). Je suis allée pour eux acheter un nouveau thermos, c'est un peu trop tard à voir la tête d'Ismaïl que j'ai compris ma sottise, évidemment il ne s'agissait pas d'un thermos mais d'une bouilloire, simplement ils pensaient que ça s'appelait « thermos »... Abdou agace tout le monde à coller les filles et à crier dans le mégaphone, Augustin lui fait la morale plusieurs fois

par jour, mais à quoi bon ? C'est un chien fou qui veut toujours marcher devant. (A Joigny il m'accompagnait gentiment à la pharmacie, déclamait des slogans tout en fourrant plein de sucettes dans mes poches et celles de Sheng : « Tiens, prends une sucette, prends encore une sucette, c'est gratuit ! », la pharmacienne me fait essayer une genouillère en écoutant les souffrances courtes de la route Paris-Joigny et beaucoup plus longues de l'Afrique, elle tient absolument à me l'offrir c'est le moins qu'elle puisse faire, j'en aurais les larmes aux yeux si Abdou me laissait seulement le temps de m'émouvoir, en sortant je dis : « Abdou tu sais quand même que ces sucettes ne sont pas gratuites ? C'est des trucs en faux sucre pour les dents, il n'y a rien de gratuit dans une pharmacie... », et lui de prendre la mouche: « mais si bien sûr que c'est gratuit, tu crois que je suis un voleur de sucettes ?... J'ai pas de papiers moi, je vais pas voler des sucettes ! »).

Le dîner est servi à l'étage, galerie vitrée des arbitres. Nous gravissons les gradins et faisons la queue pour pain fromage charcuteries et yaourts pommes sous la surveillance d'employés municipaux crispés qui n'ont pas l'air très au fait de l'action symbolique grandiose c'est-à-dire de la geste des sans-papiers dont ils sont les heureux témoins. Il n'est pas permis de descendre de nourriture dans la grande salle mais Abdou chevalier servant de ces dames siamoises prétend tout de même leur apporter un en-cas parce qu'elles sont en train de travailler sur leur vidéo. Employé municipal murmure que non. Il dit que si, elles n'ont pas le temps de monter. Général Mahmoud dit que non. Abdou dit que c'est pas possible, les braves femmes soutiens qui accompagnent la marche pour eux les sans-papiers, on peut quand même leur descendre à manger pendant qu'elles travaillent encore pour eux les sans-papiers, il va passer avec l'assiette pleine mais le Général Mahmoud s'interpose et la tête des employés municipaux quand ils en viennent aux mains alors que bouts de fromage et cornichons volent dans les airs et qu'autour d'eux se crée un tas compact de corps noirs et sonores. Heureusement la courageuse conductrice de la Volvo bleue se jette dans la mêlée et parvient à les séparer sans trop de dommages (elle était assistante sociale aux Mureaux ou quelque chose comme ça, m'expliquera-t-elle plus tard). Les insultes fusent mais les hommes sont fermement maintenus à distance, Abdou part furieux. J'essaye de plaisanter avec les employés municipaux pour qu'ils se

dépétrifient mais pas un muscle de leur visage ne bouge, ils restent droits comme des I à se demander sans doute s'ils sortiront de là vivants... Abdou va au Mac Do acheter des big mac frites pour les siamoises bien marries d'avoir un serviteur si zélé...

(extrait du chapitre II : L'Allégresse explosive)

Métie Navajo